

Promenade-Souvenir dans le Sud Oranais

Dans une récente émission d' "Apostrophes", Bernard Pivot recevait Madame Edmonde Charles-Roux, pour son dernier livre sur Isabelle Eberhardt, cette voyageuse infatigable, qui vint terminer ses pérégrinations sahariennes à Aïn-Sefra, où elle est d'ailleurs enterrée dans le cimetière musulman.

Est-ce d'avoir évoqué cette amoureuse du désert, qui chanta l'âpre et suprême beauté du Sud algérien, toujours est-il que tout un flot de souvenirs m'a ramenée vers ce sud Oranais, où j'ai fait de fréquents séjours, à la commune mixte d'Aïn Sefra, dont l'administrateur était l'époux d'une de mes parentes, et d'où j'ai rayonné à travers toute la région jusqu'à Taghit, à cent kilomètres de Colomb-Béchar. Après Perrégaux, Mascara, Saïda (la porte du désert) voici le Kreider aux vergers verdoyants créés autour d'une source, puis El Biod et sa gare fortifiée, Méchéria, gros marché moutonnier et station militaire au pied de l'arête robuste du djebel Antar puis Naama, sa sebka et sa montagne de sel rouge et violette, ensuite Mékalis point culminant de la route, après quoi le large couloir entre les hauts djebels Morghad et Aïssa, le Feidjet et Betoum (le défilé des térébinthes) et l'on arrive à Aïn-Sefra, dominé par le djebel Mektar et les monts de Sfissifa.

Aïn-Sefra "source jaune", lit d'oued rocailleux, le plus souvent à sec, qui sépare la ville en deux parties: le ksar indigène dont les maisons et l'enceinte, construites en toub, sont de la couleur du sol dont il surgit, village aux petites rues inégales peuplées d'enfants. Quand je l'ai vu, l'oued roulait très peu d'eau, mais sournoisement il peut devenir dévastateur et cruel comme en novembre 1904, où une crue terrible, à la suite d'une trombe d'eau, emporta tout ce qui se trouvait sur son chemin: maisons, cheptel, habitants. C'est lors de cette inondation que disparut à tout jamais Isabelle Eberhardt, ce poète écrivain qui a su parler avec passion de ce pays. De l'autre côté de l'oued, une ceinture de verdure encadre la petite ville européenne où l'on reconnaît le dépôt du chemin de fer, le groupe scolaire, l'hôpital, l'établissement des Pères Blancs, les rues à angle droit bordées d'eucalypt-

tus, de tamarins, d'acacias. On distingue aussi de hauts bâtiments en briques, entourés de galeries à arcades, fief de la Légion Etrangère. C'est de là que Lyautey pacifiait la frontière et commençait son rêve marocain.

Autour du village, les grandes dunes fauves montent à l'assaut de la montagne; pour se préserver de leur envahissement, on a lutté sans répit en semant des herbes, en plantant des arbres de toutes sortes, surtout des eucalyptus; on pensait ainsi ralentir la marche de cette belle traîtresse, cette dune longue de quatre lieues qui s'avance depuis des années sur le bordj, le ksar, la ville. Mais lorsque le vent souffle, rien n'empêche le sable de l'arrière d'être soulevé et d'envahir les rues.

"Petit à petit la goutte perfore le marbre, dit un proverbe arabe, petit à petit la dune anéantit".

Les lundis, jours de marché l'activité était intense: les nomades venaient vendre leurs moutons et acheter le ravitaillement, c'était l'occasion de se voir, de discuter entre hommes de leurs éternelles "chikayas", au milieu des troupeaux, des chameaux, des étals de légumes et de fruits. C'était gai, bruyant, bariolé et ... bon enfant.

Par la piste, nous voici en direction de Tiout, une oasis à vingt kilomètres d'Aïn-Sefra. Tiout occupe une position très pittoresque au milieu de grands rochers de grés rouges. Elle comptait cinq à six cents habitants et autant de palmiers croissant en aval d'un barrage qui disparaît sous les roseaux et les plantes aquatiques, et dont les eaux sont très poissonneuses. Dès l'arrivée, nous sommes accueillis par les fûts bleus des palmiers verts... quel contraste! Nous suivons le sentier qui mène au barrage, l'eau est claire et limpide, elle jaillit vers les séguias, heureuse de porter la vie. Partout des jardins... la terre donne avec bonheur tous les légumes nécessaires. Quelle harmonie! Les carrés de carottes sont parfaits, les fellahs sont de vrais cultivateurs qui font leur travail avec amour. Au dessus, les palmiers veillent... sentinelles bienveillantes qui, en automne donneront, à leur tour, les dattes succulentes, aidant à passer les mauvais jours.

Nous allons dîner chez le bachagha, un grand seigneur dont l'hospitalité courtoise est réputée. C'est un soir de Ramadan, aussi le menu est-il raffiné et abondant. La cuisine s'inspire beaucoup des recettes marocaines... c'est excellent... nous allons dans le jardin boire le thé à la menthe, tandis que les fleurs embaument et que le ciel constellé d'étoiles, verse au cœur des hommes une impression de quiétude et d'infini...

C'est le chant de l'imam appelant à la prière qui donne le signal de départ. Nous voici revenus au bordj, de style mauresque, avec son jardin où fleurissent les arbres de Judée, son adorable pigeonier et l'enclos où jouent les gazelles.

Le lendemain, nous avons visité d'autres petites oasis: Sfissifa, Moghar où les jardins sont plus limités, mais dont les dattes sont aussi savoureuses. Après la région des Ksours, nous voici sur le sol caillouteux et durci des hamadas. Nous y avons souvent rencontré des nomades... ils vivent sous la tente faite de "flidjs" longues bandes de couleur sombre aux rayures claires, cousues bord à bord, formant toit, soutenues par une armature en bois, et tendues au moyen de cordages fixés à des piquets; ils se déplacent avec leurs troupeaux à la recherche des "pâturages" et de "ghedirs" puits peu profonds où l'eau se conserve depuis le début de l'automne jusqu'aux approches du printemps. Leur existence est assez précaire, et cette vie pastorale, tellement dépendante de l'hygrométrie, est plutôt aléatoire. C'est pourquoi l'administration de la commune mixte et la Croix Rouge leur viennent en aide par des distributions de lait, de pain, de vêtements, de semoule. C'est dans une de ces "raïmas", qu'un jour, nous rencontrâmes une vieille, vieille femme qui vivait seule sous sa tente, avec une chèvre et quelques poules étiques. Notre visite l'enchantait; en dehors de ce que nous lui apportions, le plaisir de rencontrer des "roumias" quel beau sujet de curiosité et de distraction! Nous lui offrîmes robe, ravitaillement et le cachet d'aspirine, talisman miracle dans le désert! Elle était comblée et après force bénédictions d'Allah, nous nous

dirigeâmes vers un autre village oasis faire notre distribution. Quatre heures après, nous allions repartir, quand nous vîmes arriver notre nomade du matin. Elle avançait, triomphante, au milieu des autorités locales et fouillant dans sa poitrine, ressortait un œuf qu'elle offrit à ma parente avec un grand sourire. C'était un tout petit œuf, à peine plus gros que celui d'un pigeon, mais comme elle avait dû encourager sa "pomponnette" à le faire pour l'offrir. Elle avait parcouru cinq kilomètres, pieds nus, à vive allure pour ne pas nous manquer. Je ne sais pas si elle a perçu notre émotion, nous avons serré ses vieilles mains très très fort, et sommes repar- ties sans un mot!...

Je voudrais bien vous raconter d'autres promenades vers El Richa, Béni-Ounif, Béchar, Figuig (déjà le Maroc) et surtout Taghit, sa dune immense qui m'a vraiment donné l'impression du désert. Il faudrait que j'emprunte beaucoup de pages à l'Echo de l'Oranie pour vous dire le charme de l'immense palmeraie de Figuig, une mer frémissante de deux cent mille palmiers qu'abreuvent les grands tunnels souterrains que sont

les "foggaras", pour vous parler de la fraîcheur des jardins du village où poussent grenadiers, abricotiers, oliviers quelquefois emmêlés de ceps de vigne, pour vous décrire le pittoresque de ces ruelles tortueuses et voûtées, desservant les maisons circonscrites dans le mur d'enceinte, c'est l'éden au milieu du désert!

Je voudrais vous faire part de mon étonnement devant les gravures rupestres d'El Richa et de Lenaga; je voudrais vous parler de Béchar et de ses palmiers, se mirant dans l'oued dont les eaux claires et vives sont un paradoxe dans cet univers saharien.

Mais je voudrais surtout vous dire, combien, à travers mes randonnées, j'ai apprécié l'œuvre colonisatrice de la France, dans ces régions déshéritées et pourtant tellement attachantes! Quand je pense qu'on conteste cette efficacité et qu'on parle de la période coloniale française comme d'une tare honteuse, je suis indignée.

J'ai connu des hommes et des femmes d'un dévouement à toute épreuve, vivant près des indigènes, leur inculquant et le savoir et la connaissance, leur apportant l'aide

matérielle dont ils avaient besoin, les soignant, les éduquant, et qui étaient payés de retour par une sorte de respect et de vénération dont actuellement j'ai encore des preuves. Je pense aux Pères Blancs, aux religieuses, aux administrateurs, sillonnant la région pour creuser des puits et créer des écoles, aux ingénieurs des ponts améliorant le système routier, et tant et tant de "colonisateurs", les vrais, ceux que la population n'en finit pas de regretter. Je suis certaine que, comme moi, ils ont gardé la nostalgie de cette région ksourienne, aux portes du désert, de ce pays dont l'emprise est inoubliable.

Un soir de Ramadan, j'ai entendu à la radio, la mélodie aigue de la raïta, il m'a semblé sentir l'odeur sucrée du jasmin dans les jardins de Tiout, et en fermant les yeux, j'ai revu les dunes embrasées de Taghit, sous le soleil couchant. O mon pays perdu, quand aurai-je fini de te pleurer?

C. BENDER
Février 1989

Note de l'auteur: L'anecdote de "l'œuf" est absolument authentique.